

Ici les lions de Katerina Poladjan

Références : Rivages 2023

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Ici, les lions de Katerina Poladjan me semble être un texte moins accessible que les quatre romans abordés jusqu'ici. Le quotidien d'une restauratrice de livres anciens et le génocide arménien perpétré pendant la première Guerre mondiale sont deux sujets plutôt éloignés de la réalité du quotidien des jeunes gens qui participent à notre projet. Ils le sont tout autant du mien, raison pour laquelle j'ai d'abord lu le roman en diagonale. Les deux niveaux de temporalités et d'action m'avaient paru trop déconnectés, les détails sur la restauration trop techniques et donc en décalage avec le reste du texte, et la romance tragique avec le musicien de jazz arménien n'être qu'un prétexte pour donner un peu de piquant au texte. C'est en m'y attardant et en l'étudiant avec plus d'attention que je me suis rendu compte que, comme mon expérience me l'a déjà démontré avec d'autres livres, ce roman requiert une seconde lecture.

De quoi parle le roman ? Dans le cadre d'un échange professionnel, Helen Mazavian, une restauratrice de livres aux lointaines origines arméniennes et vivant à Berlin, souhaite se former à l'art de la reliure traditionnelle arménienne. À Erevan, elle se voit confier une vieille bible de famille illustrée qui comporte d'étranges inscriptions manuscrites. L'histoire de cette bible nous est expliquée dans des chapitres qui se déroulent pendant le génocide et les déportations perpétrés par la Turquie en 1915, sous la forme du récit de l'odyssée de deux enfants arméniens dont la famille a été assassinée et qui emportent cette bible avec eux.

Le roman présente donc deux niveaux de temporalité et d'action : le présent et le passé, avec des événements datant d'une centaine d'années. Ces deux niveaux de narration nous sont donnés à voir dans un ordre aléatoire au fil des chapitres. À mes yeux, les **qualités du roman** (découvertes seulement lors de ma deuxième lecture) sont les suivantes :

- les personnages uniques en leur genre, Helen y compris, souvent bluffante de contradictions et de paradoxes (qu'ils soient clairement exprimés ou seulement suggérés),
- les dialogues pour la plupart tout aussi particuliers,
- les descriptions parfois grotesques,
- le récit poignant de la fuite des deux enfants Anahid et Hrant,
- la progression savamment orchestrée d'Helen vers leur destin,
- et un symbolisme sous-jacent, jamais envahissant.

Il y en a donc un certain nombre, et je me ferai un plaisir d'en détailler le plus possible. Et si vous partagez entièrement ou en partie mon avis sur ces aspects, chers collègues, il ne nous restera qu'à résoudre le problème suivant : comment faire en sorte que nos jeunes lecteurs perçoivent eux-aussi ces qualités et n'abandonnent pas trop tôt leur lecture ?

On pourrait pour ce faire étudier des passages courts dans lesquels ces caractéristiques sont particulièrement présentes - même si cette méthode peut s'avérer chronophage. J'en reparlerai plus tard.

En ce qui concerne les **personnages du roman**, un grand nombre d'entre eux sont vraiment des originaux. Par exemple **Araïk**, l'époux d'Evelina Petrosian, la directrice des archives, qui fait des sacrifices étranges par amour pour sa femme :

- [...] Vous savez, Helen, je n'aime pas le foie. Ni le foie de veau ni aucune autre sorte de foie, j'ai même toujours détesté le foie de volaille du dimanche
- Alors pourquoi avez-vous mangé le foie avec enthousiasme, tout à l'heure ?
- J'aime Evelina. Et Evelina aime le foie. (p. 127)

Ou **Vardan**, l'employé des archives, qui présente sa copine Ano à Helen. Pourtant :

- Je suis gay
- Bien, dis-je.
- Je ne sais pas si c'est bien, en Arménie on n'est pas gay. Mes parents attendent que je me marie. (p. 57)

Ano, elle, est une Arménienne de Syrie qui a fui à Erevan pendant la guerre. Elle s'exaspère lorsqu'elle a le sentiment d'être réduite au rôle de réfugiée de guerre (p. 164). De plus, elle semble avoir un problème avec l'identité arménienne :

- « Où que tu rencontres des Arméniens, ici ou ailleurs, dans la diaspora, ils s'accusent mutuellement de ne pas être de vrais Arméniens. Tout ça est idiot. » (p. 161)

Ce « complexe de l'Arménien » est aussi visible chez **Sara, la mère d'Helen**, avec laquelle la protagoniste échange souvent au téléphone. Elle donne à sa fille un album de photos de famille et lui confie la mission de retrouver des proches et de se rendre sans faute au Mont Ararat (p. 96). (D'ailleurs, Ano ne mâche pas ses mots lorsqu'elle parle de l'« araratisme » des Arméniens - p. 151, je reviendrai là-dessus plus tard). Sara tente de guérir le traumatisme lié au génocide arménien à travers l'art. Déjà autrefois, elle transformait les poupées de la petite Helen en cadavres d'enfant qu'elle prenait en photo (p. 14-15). La distance étrange qui caractérise les rapports entre la mère et la fille remonte sûrement à cette époque (cf. sa réaction p. 238), surtout que Sara semble avoir très peu de temps à consacrer à sa fille (p. 43-45). Cela transparaît également dans les échanges brefs et parfois houleux qu'elles ont au téléphone (p. 42-44, 96, 135-137, 238).

Enfin, il y a aussi **Levon**, le fils de la directrice des archives, à la fois musicien de jazz, conducteur de taxi et soldat, qui s'engage dans le conflit du Haut-Karabagh. Un cocktail exotique, que son environnement familial vient encore renforcer - il vit sans sa femme, mais avec sa petite fille Julja, qu'il adore mais laisse très souvent seule, au prétexte qu'il lui arrive « d'avoir besoin d'une pause » (p. 131).

C'est au sein de cette galerie de personnages que se distingue **Helen Mazavian**, la narratrice interne. Elle n'est pas emballée à l'idée de devoir partir à la recherche de sa famille, notamment parce qu'elle ne se considère pas comme arménienne. Lorsqu'on lui demande quelles sont ses racines, elle répond de manière nonchalante : « Je ne suis pas un arbre » (p. 82). Malgré tout, elle accepte de se lancer dans cette quête. La confusion entre les lieux Achtarak et Artachat l'embarque dans une curieuse aventure (p. 102), puis elle semble réaliser tout à coup que l'obsession de sa mère s'est transférée sur elle :

« Ma mère parle d'une lacune. Il me vient tout à coup l'idée que, moi aussi, je porte en moi quelque chose de ce vide. » (p. 110)

Cependant, cette quête est empreinte d'un conflit intérieur. Elle refuse de complètement l'admettre auprès des autres, mais Ano l'exprime sans détour :

- Il s'agit bien de ton histoire personnelle alors ! (...) Tu te contredis.

- Oui.

Je me contredisais. Danil aussi me disait souvent que, Tu te contredis, tu as plusieurs pensées en même temps qui ne vont pas ensemble. (p. 213)

L'un des traits de caractères principaux d'Helen, c'est justement **cette contradiction, ce côté paradoxal voire absurde**. Elle semble prendre la situation très à la légère. Malgré le fait que son Danil l'attende à Berlin, elle se laisse séduire en un rien de temps par Levon,

tant et si bien qu'elle envisage de rester en Arménie (p. 160). Néanmoins, ses sentiments envers lui sont eux aussi contradictoires : « il m'est totalement étranger et peut-être que je l'aime » (p. 167). La connexion qu'elle ressent avec le musicien de jazz est si forte qu'elle craint de se perdre (p. 203), et choisit délibérément de mettre un terme à la relation.

Partir à la chasse aux contradictions donne un attrait particulier à la lecture du roman. En voici quelques exemples :

- *Pourquoi est-ce que tu chantes, bon Dieu ?*
- *Pour te calmer.*
- *Je suis calme. C'est toi que tu veux calmer.*
- *Oui.*
- *Tu chantes affreusement mal.*
- *Je sais. (p. 215)*

Ou encore :

- *Thé ou café ? lança Ano.*
- *Ce que tu as.*
- *Je n'ai que du thé.*
- *Alors je prendrai du café. (p. 212)*

Helen dit à propos d'une serveuse :

Elle était d'une agréable absence d'amabilité. (p. 223)

Puis en parlant de Vardan dans sa robe de soirée :

On aurait dit un gangster, très séduisant. (p. 157)

Après qu'elle a peiné à trouver le sommeil suite à la mort de Levon, on peut lire :

Au matin suivant, je fus réveillée par le silence. (p. 239)

Lorsqu'elle tente d'emporter des documents d'archive dans sa chambre, on lui demande si elle a l'autorisation de la directrice :

Oui, dis-je en faisant non de la tête. (p. 182)

Ces paradoxes (ou devrais-je dire ces absurdités ?) ne se limitent pas à Helen.

Vardan exprime une opinion toute aussi antinomique :

Bien sûr que l'Ararat appartient à l'Arménie, il est simplement sur le sol turc. (p. 58)

Une dame-pipi qui tend du papier à Helen en citant des vers d'une poétesse russe :

- *Pourquoi citez-vous Akhmatova ?*
- *Pourquoi pas ? Et maintenant va faire pipi. Allez ! (p. 97)*

Grigor, le conducteur de taxi qui accompagne Helen dans ses recherches, explique qu'il avait l'habitude de rendre visite à une tante en Grèce alors qu'ils étaient incapables de se comprendre. Depuis, cette dernière est morte :

- *[...] Mais sa fille continue de m'écrire.*
- *En grec ?*
- *Oui.*

- *Vous ne le comprenez pas.*
- *Non. (p. 109)*

Vous avez pu remarquer que la plupart des citations sont issues de **dialogues**. Ces derniers sont souvent secs, abrupts, tantôt drôles, tantôt sarcastiques. Les joutes verbales d'Helen et Levon m'ont particulièrement impressionné, et elles empêchent cette histoire d'amour de sembler kitsch. Il n'y a pas non plus d'allusions érotiques. Je me suis rendu compte que cette relation représente plus qu'une simple intrigue érotique, comme je le pensais après ma première lecture.

Il en va de même, bien que ce soit moins développé dans le roman, pour la plupart des brèves conversations téléphoniques qu'elle a avec Danil, qui laissent transparaître à la fois une familiarité et une distance. Par exemple, il termine un appel en lui disant « Je t'embrasse, coquine. » (p. 18), et dans un autre, elle lui demande :

- *Que devient le laurier-rose sur le balcon ?*
- *Desséché.*
- *Bien. (p. 50)*

Tout cela est empreint d'une certaine bizarrerie, et la bizarrerie fait partie intégrante de la **description de l'Arménie** que nous livre la narratrice, bien qu'elle se concentre davantage sur les personnes qui croisent son chemin que sur les lieux. Beaucoup d'entre elles ont quelque chose d'attachant et de loufoque. C'est particulièrement frappant lors de la fête de famille des Petrosian (dans le chapitre « Sous l'abricotier » pp. 70), ou quand Helen part à la recherche des membres de sa famille à Acharak et Artachat, notamment pendant sa conversation avec Grigor, le conducteur de taxi, sur la mentalité arménienne (chapitre « Treize visages graves », pp. 95).

Ces événements ancrés dans le présent sont ponctués de chapitres qui retracent la **fuite des deux enfants**, Anahid et Hrant. Ici, c'est la perspective narrative personnelle qui prévaut, et non un narrateur externe qui décrit l'action. Ces passages décrivent surtout la façon dont l'adolescente âgée d'à peine 14 ans s'occupe de son petit frère dans les situations de détresse qu'ils traversent : bien qu'elle soit presque encore une enfant, elle est obligée de prendre le rôle de l'adulte (p. 94, 144) et d'être celle qui console, qui guérit, qui redonne du courage, ce qui, à mon avis, nous est présenté sans pathos. Par ailleurs, ces chapitres nous permettent aussi de découvrir l'histoire de la bible de famille qui atterrira plus tard entre les mains d'Helen, et expliquent pourquoi celle-ci est abîmée et recouverte d'inscriptions : les images du roi et de l'âne déchirées par Hrant, les passages

manquants que les deux enfants ont dû manger alors qu'ils étaient affamés (chap. « Le roi et l'âne », p. 171), et bien d'autres détails encore.

Ainsi, l'impression d'un manque de connexion entre les deux niveaux de temporalité et d'action que m'avait laissée ma première lecture s'avère fausse. Car au fur et à mesure du récit de cette fuite, nous observons Helen se rapprocher de cette bible et de son histoire, rapprochement qui dépasse le simple travail de restauration. Elle se questionne d'abord sur le nom « Anahid » mentionné trois fois et l'inscription « Hrant ne veut pas se réveiller. Fait qu'il se réveille » (p. 60). Lorsqu'elle demande ce que signifient ces inscriptions, les réponses obtenues ne l'aident que partiellement. Mais le chapitre concerné se termine sur la première révélation :

Hrant ne veut pas se réveiller. Fait qu'il se réveille. Fais. Enfant, c'était aussi ce que je disais dans mes prières. Fais, fais, fais. (p. 66)

Lorsqu'Helen reprend son travail plus tard, elle se demande :

Sur la page dans la marge de laquelle figurait trois fois Anahid, Jésus marchait sur les eaux. Celui ou celle qui avait écrit ce nom avait-il délibérément choisi cet endroit ? (p. 124-125)

En fait, Anahid est presque obligée de réaliser des miracles pour sauver son petit frère.

Le fait qu'Helen pense avoir échoué à restaurer la miniature de l'aveugle à la piscine de Siloé avant de se rendre compte du contraire relève aussi du miracle :

Je vis que la couleur s'était parfaitement fondue avec les yeux de l'aveugle, comme si c'était ainsi que cela devait être, comme si cela avait été pensé exactement ainsi, comme si à aucun moment une main, la mienne ou une autre, n'avait touché cette miniature. (p.147)

Plus tard, elle va jusqu'à emporter avec elle sans autorisation les documents d'archive qui avaient été placés entre les pages de la bible (voir ci-dessus « Oui, dis-je en faisant non de la tête. ») pour pouvoir poursuivre ses recherches. Elle compose même le numéro de téléphone russe retrouvé dans la bible et tombe sur un petit garçon dont le père est absent. Et, par une association hâtive, elle conclut :

Je n'avais rien à faire dans la vie de Levon et Julja. (p. 188)

Ses recherches autour de la bible et de sa famille sont elles aussi connectées. Après la mort de Levon, Helen s'enfuit littéralement d'Erevan et se rend en Turquie, car sa grand-mère serait originaire de Kars - ce que contredit sa mère Sara lors d'une conversation téléphonique « Lilit était sans doute issue de la côte de la mer Noire. » (p. 238). Mais plus tôt, Helen s'était rendue dans la province turque d'Ordu, d'où viennent la bible de famille et, comme nous le savons, les enfants Anahid et Hrant (p. 67). Ordu est d'ailleurs située au

bord de la mer Noire (p. 39). Dans le chapitre final, Anahid, qui s'est entre-temps séparée de son frère, rejoint de nouveau la mer (voir aussi le titre du chapitre, p. 270).

À Ordu, Helen rencontre deux sœurs jumelles de 86 ans qui se disputent sur le fait que leur père ait été turc ou arménien (p. 229). L'une des deux raconte la version de l'histoire selon laquelle il serait arménien et on dirait qu'elle raconte d'histoire de Hrant, notamment de la période qui suit sa séparation de sa sœur (p. 276-277). Ce père arménien aurait par la suite longtemps cherché sa sœur partout, en vain (p. 231). Par ailleurs, il aurait dû avoir été déporté sur un bateau, aurait réussi à s'échapper, mais aurait perdu la bible de famille, alors le seul objet qu'il possédait (p. 233). Plus tard, la bible est ensuite passée entre d'autres mains, jusqu'à vraisemblablement finir par arriver jusqu'en Russie.

D'une certaine manière, contrairement à Helen, nous, lecteurs, commençons à penser qu'il se pourrait que les liens entre l'histoire de sa famille et de ces deux enfants arméniens soient encore plus étroits. La famille d'Helen vient de Russie. Et si un membre de sa famille avait eu la fameuse bible en sa possession ? Ou existe-t-il peut-être même des liens de parenté ? Par exemple par le biais de la grand-mère Lilit, qui serait originaire de la côte turque de la mer Noire ?

Nous n'obtenons pas de réponses claires à ces questions, ce qui n'est pas si frustrant. Je partage l'avis du critique du journal Frankfurter Allgemeinen qui écrit :

« "Ici, les lions" n'est (...) pas un roman sur la découverte, mais sur la recherche et sur la reconnaissance de tout ce qui est inconscient, inconsideré et inconnu. »¹

Ce qui nous amène à nous poser la question du choix du **titre** : Tarik, l'ami d'Helen qui l'accompagne en Turquie, lui demande :

Qu'est-ce que vous allez faire en Anatolie ? Hic sunt leones, écrivait-on dans les temps anciens sur les zones blanches des cartes. (p. 11)

Puis :

« Vous êtes à la recherche des zones blanches de votre propre carte ? » (p. 221)

Ce à quoi Helen répond à sa manière habituelle :

« Non. Si. Je ne sais pas. » (ibid)

Mais c'est bien le cas : Helen explore à la fois la carte de son histoire de famille et celle de l'Arménie.

¹ Traduit de l'allemand, source : https://www.buecher.de/shop/berlin/hier-sind-loewen/poladjan-katerina/products_products/detail/prod_id/56400390/#reviews-more

D'un côté, les lions représentent l'inconnu, et le prénom de Levon, l'amoureux étranger d'Helen, signifie lion en arménien. De l'autre, les lions représentent la menace et le danger. En ce sens, le titre évoque le traumatisme des persécutions et du génocide.

Le roman est donc **truffé de références et de symboles** qu'il vaut également la peine d'explorer. En voici quelques exemples :

Le mont **Ararat**, volcan sacré des Arméniens, joue un rôle particulier. Situé en Turquie, il paraît inaccessible. Dans une certaine mesure, cela s'applique aussi à Helen, constamment irritée par les questions de sa mère qui lui demande au téléphone si elle a vu le mont Ararat. (p. 43, 96). En effet, ce dernier semble sans cesse se dérober à son regard (p. 43, 57), jusqu'à enfin faire son apparition (p. 104) - alors qu'Helen s'est déjà mise sur la piste de ses parents éloignés. Lorsque, sur la route de Kars, lieu d'où semble être originaire sa famille, elle se trouve enfin du côté turc, Helen aperçoit la montagne « depuis l'autre côté », sans toutefois parvenir à l'immortaliser :

Je voulais photographier l'Ararat mais la batterie de mon appareil photo était vide (p. 242)

Il n'est pas nécessaire de faire un travail d'interprétation particulier pour voir dans cette montagne le symbole de la recherche vaine des origines, que ce soit celles de la Bible ou celles de sa propre famille.

C'est aussi ce qu'on lit entre les lignes de la conversation téléphonique entre Helen et Danil

Il y a des milliers de couches, et je gratte la surface, je racle les saletés, je sépare les pages collées. (p. 72) .

Le fait que le travail de restauration de la Bible reste inachevé va dans le même sens. Helen n'ose pas passer à l'étape de l'agrafage, de la reliure, de ce qui maintiendrait tout ensemble, et pas seulement les pages (p. 268).

Les **titres des chapitres** comportent eux aussi une dimension symbolique. L'un d'eux s'intitule « Souvenez-vous » (p. 56), sans point d'exclamation, de sorte que je n'ai pas reconnu immédiatement l'impératif, mais ai plutôt pensé qu'il s'agissait d'une forme agrammaticale. Cela m'a poussé à en chercher la signification. J'ai découvert que les mots « Souvenez-vous de nous » ont été écrits à la main dans de nombreuses bibles de famille, et c'est dans ce chapitre qu'Helen commence à se demander à qui appartenait cette bible. Elle y découvre l'inscription « Hrant ne veut pas se réveiller », qui éveille sa curiosité.

Un autre chapitre s'intitule « Incalculable mélange de couleur » (p. 194). Mais dans le texte, il est question de la nostalgie d'Helen qui aimerait avoir affaire à des « mélanges de couleurs (...) *calculables* » (p. 203), c'est à dire avoir un peu de contrôle, au moins dans sa

vie professionnelle, face au caractère indéterminable de sa relation avec Levon. Peu après, elle s'enferme dans la salle de bain devant lui. Pourtant, elle est consciente d'une chose :

Il y a un désir qui rend stupide. Si, à ce moment-là, j'avais ouvert la porte, je serais restée auprès de lui. Je serais restée auprès de Levon et de Julja. Je serais restée en Arménie. (p. 204)

Le livre s'ouvre d'ailleurs sur un cours chapitre « Hic et nunc », qui offre un aperçu du travail de restauration, ce qui signifie qu'Helen tente de faire la lumière sur un passé sombre et mystérieux dans le présent de narration. Plus tard dans le roman, une déclaration de la directrice des archives y fait référence :

« Je parle de siècles de persécution. Nous vivons encore dans l'histoire, pas dans l'ici et le maintenant. » (p. 63)

Chers collègues, j'espère avoir réussi à démontrer les raisons qui font de ce livre un roman bien écrit et qui mérite d'être lu malgré ses thématiques en apparence bien éloignées de ce qui semble intéresser nos lecteurs. Bien-sûr, je suis conscient que ma proposition initiale consistant à sélectionner des passages précis du texte pour éveiller l'intérêt des élèves est plus complexe qu'elle n'y paraît.

Par ailleurs, je crois qu'on ne peut étudier ce roman sans aborder le **contexte historique** du génocide arménien et le fait que ce soit un sujet politiquement très controversé. Alors qu'en Turquie, parler du génocide arménien est considéré comme une calomnie, la France et d'autres pays européens ont fait de sa négation une infraction pénale. En 2012, par exemple, cette question a éveillé des tensions ouvertes entre la Turquie et la France.

Mais c'est justement ce genre d'informations qui rendent le roman particulièrement intéressant, et elles permettent également de mieux comprendre le récit enchâssé d'Anahid et Hrant. En l'absence d'un contexte bien défini, les bonds entre le présent et le passé d'un chapitre à l'autre peuvent prêter à confusion.

J'ajouterai même qu'il est important d'évoquer également le **conflit centenaire et sans cesse ravivé du Haut-Karabagh**.

Par ailleurs, **l'ordre chronologique des trois premiers chapitres** ne me semble pas idéal. « Hic et nunc » nous fait faire un bond en avant. Il en va de même pour le deuxième chapitre « Istanbul » ; ce qui y est raconté ne trouve son prolongement que dans le chapitre tardif « Ordu ».

Mais il est d'emblée indiqué qu'il s'agit d'une narratrice en quête de quelque chose. Une quête qui a en fait commencé bien plus tôt, une quête qui l'a transformée. C'est pour cette raison que le deuxième chapitre se termine par cette phrase :

Je reprends du début. (p. 11)

Ainsi, il pourrait également être intéressant de traiter les deux premiers chapitres comme une unité et d'expliquer ce qu'ils suggèrent, afin d'éveiller une certaine curiosité pour le véritable début du récit, qui commence au chapitre trois.